Document généré le 23 avr. 2024 11:20

XYZ. La revue de la nouvelle

Un écrivain erre dans les limbes

Hélène Rioux

Numéro 66, été 2001

URI : https://id.erudit.org/iderudit/4052ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Rioux, H. (2001). Un écrivain erre dans les limbes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 60–68.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Un écrivain erre dans les limbes

Hélène Rioux

Le jour se lève. Non, il ne se lève pas. Ici, rien ne se lève jamais. Rien ne se lève et rien ne tombe. Ni le jour, ni la nuit. Ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles. Il n'y a pas de jour, il n'y a pas de nuit. Pas de soleil, pas de lune, pas d'étoiles dans le ciel. Il n'y a pas de ciel. C'est toujours pareil. C'est triste à mourir. Mais on est déjà mort.

Ce sont les limbes.

Comment décrire un tel endroit couleur de glace ? Le néant, la nullité s'y reflètent. Car c'est un vacuum, conçu tout entier pour l'oubli, le comble du raffinement pour le châtiment des présomptueux de ce monde. D'étranges lueurs verdâtres vacillent çà et là — j'allais dire dans les angles. Mais il n'y a pas d'angles. Tout est informe et mou. Dans le sol spongieux, le pied s'enfonce. La main glisse sur les parois, sans jamais trouver prise.

Des êtres déambulent, solitaires, et chacun de leurs pas fait un flic ou un flac dans la glaise. Ah ! que l'éternité est lente ! Ces promeneurs mélancoliques ressemblent aux prisonniers qu'on imagine faisant leur ronde sous la pluie dans la cour de la geôle. Ils tournent dans le sens des aiguilles de l'horloge, puis ils tournent dans le sens contraire. D'autres restent prostrés — ce sont les silhouettes les plus pénibles à regarder, semblables à des paquets de linge grisâtre, d'algues au matin sur une grève, rejetées par la marée, et sur lesquelles s'agglutinent de grosses mouches violacées. Certains préféreraient la folie. Cet état serait leur refuge, ils pourraient au moins se débattre, rugir. Mais la folie n'a pas sa place ici.

Des chuintements, chuchotements, borborygmes et bourdonnements meublent constamment le silence. Un invisible robinet goutte quelque part, un volet frappe un mur en cadence. À part ces bruits, aucune musique n'entre. Aucun rire, aucun pleur, aucun cri.

Gilles de Graffe se morfond ici depuis… il ne saurait dire depuis quand puisqu'il a commencé à perdre la notion du temps.

Gilles de Graffe... en est-il seulement pour qui ce nom évoque encore quelque chose ? La mémoire du monde est hélas bien ingrate. Il est pourtant possible qu'une antique bibliothécaire, chenue et torturée par l'arthrite, n'ait pas oublié l'époque où elle estampillait la carte du lecteur dans la pochette de ses romans quand elle officiait au grand comptoir d'acajou — cela se passait, on s'en doute, bien avant l'avènement des ordinateurs. Ou qu'un professeur de littérature retraité, à la barbe clairsemée et jaunie, se souvienne d'avoir un jour parlé de lui. Possible peut-être, mais de moins en moins probable, avouons-le.

Gilles de Graffe a pourtant connu son heure de gloire. Il a remporté des récompenses littéraires convoitées, a siégé au sein de comités très distingués. En son honneur, des fêtes, des banquets étaient donnés. Il se revoit, en habit de cérémonie, tenant à la main une coupe de vin à la robe rubis. Il était invité dans des salons cossus où des midinettes minaudaient, des dames d'un certain âge — bien conservées, toutefois, au prix de crèmes et de lotions follement chères — papotaient autour de lui en lui lançant des œillades assassines. Oh ! Ces rires qui s'égrenaient comme des rivières de perles sur les parquets cirés, ces effluves de freesia, de jasmin, de camélia qui subsistaient quelques instants dans le sillage des belles ! Comme il s'en est grisé. À ce souvenir, ses narines frémissent encore dans l'air fétide.

Des visages, des attitudes font de fugaces apparitions dans la mémoire de l'écrivain. Il se souvient d'une Germaine, rousse indolente, qui l'adulait, d'une Madeleine au teint si pâle, évoquant le pétale d'une de ces fleurs délicates qui poussent dans des serres, d'une jeune Camille au regard de myope qui s'abîmait les yeux sur ses écrits. Elle affirmait avoir lu quatre fois d'affilée chacun de ses titres. Tout était si touchant, affirmait-elle, un trémolo faisant vibrer sa voix de soprano, tout était si vrai. « Criant de vérité », psalmodiait à chaque nouvelle parution le chœur unanime des critiques. Oui, mais à présent, où donc se terre la vérité ? La vérité serait-elle à ce point ponctuelle, datée, qu'elle ne puisse survivre au passage du temps ? Voilà une des questions que Gilles de Graffe tourne et retourne dans sa tête. Il se demande aussi,

question récurrente, harcelante comme une guêpe bourdonnant autour d'un plat de fruits, si, tout compte fait, c'est vraiment la vérité qui importe. Mais dans les limbes, il n'y a pas de réponse.

Tant de romans... Cette longue saga en douze tomes, par exemple, mettant en scène une famille bourgeoise de province, confite dans ses traditions, cette longue saga qui a fait sa renommée, qui la lit, désormais, qui la lira ? Tous ces personnages qu'il a inventés, couvés en son sein, amoureusement, jalousement, comme une femme couve un bébé, le magistrat, la nonne, l'archevêque, la cocotte, le médecin altruiste, le baron débauché atteint d'une maladie inavouable, le maire du village, la vieille cuisinière, l'adolescent révolutionnaire et tourmenté qui nourrissait pour sa tante d'illicites désirs... Tous ces décors si parfaitement reconstitués, le manoir ancestral, la cathédrale et ses vitraux décrits, comme les critiques l'ont souligné, avec un sens du détail incomparable, le jardin avec sa tonnelle, son bassin, ses allées, les bouges où s'encanaillait l'aristocrate dépravé... Il n'en reste plus rien. Tout a sombré avec lui dans le même naufrage. Il éprouve — et c'est amer, comme un relent de bile au fond de sa gorge — un sentiment de profonde injustice. Tant de mots, tant de phrases, de paragraphes et de chapitres, tant d'heures passées dans son bureau à consulter des traités de botanique et de biologie, des manuels d'histoire, des encyclopédies et des grammaires — cette obsession du terme, de la formule juste qui le hantait —, oui, tant de travail pour en arriver là. Au fond de l'impasse, du tonneau.

□

Avant de se retrouver dans ces limbes, Gilles de Graffe séjourna brièvement dans ce qu'il est convenu d'appeler le purgatoire — là où sont dirigées les âmes de ceux pour qui coule encore un mince filet d'espoir. Mais que j'explique d'abord comment les choses se passent après la mort des écrivains. Les très mauvais sont tout de go expédiés en enfer, on le savait. Ils vont à jamais brûler avec leurs méchants livres. Bien fait pour eux. Quelques rares — les élus — accèdent à l'immortalité. Ils

planent haut. Vus de la terre, on dirait d'immenses oiseaux aux ailes de velours déployées. Leur blancheur illumine le monde, leur blancheur sert de phare, leur envergure, de mesure. Mais la majorité croupit au purgatoire, c'est-à-dire tant qu'il reste un livre d'eux sur la terre. Que dis-je, un livre ? Une simple ligne suffit, dans un dictionnaire, un traité de grammaire, un recueil de citations, n'importe quoi, même dans le journal intime d'une ancienne jeune fille éprise de littérature. Juste pour témoigner que tout le labeur n'a pas été vain. Quand il ne reste plus rien, vraiment plus rien, quand toutes les phrases ont été effacées, une trappe s'ouvre sous leurs pieds et les voilà qui dégringolent jusqu'aux limbes. Ils n'en ressortiront jamais : c'est leur destin.

Gilles de Graffe a dégringolé.

Dans son cas, la déchéance avait déjà commencé quelques années avant qu'il ne trépasse. Il est mort trop vieux aussi, c'est là un des nombreux regrets qu'il rumine dans son exil. S'il s'était seulement suicidé en pleine gloire, ou bien s'il était mort dans les tranchées, comme certains qu'il a connus, qui n'avaient pas plus de talent que lui mais qui, avec un seul recueil de poèmes, trônent aujourd'hui au pinacle, la tête ceinte d'une auréole éblouissante… Si encore on l'avait assassiné, pour ses amours ou pour ses idées… Il imagine cela, la balle en plein cœur, dans la bruine de l'aube, près d'un bouquet de chênes, et lui qui tombe au ralenti, portant, d'un geste si émouvant, la main à sa poitrine. Mais non. Il a fallu qu'il s'éteigne banalement, dans son lit, d'une maladie ordinaire qui emporte les vieux, décrépitude des organes. Le suicide, l'idée même ne lui en a jamais effleuré l'esprit — sinon pour un de ses personnages malmené par la vie. La guerre, il l'a passée bien à l'abri dans un bureau, à aligner des chiffres dans un registre. Quant à ses idées, à ses amours, elles ne lui ont jamais valu d'inimitiés bien virulentes.

Le déclin avait donc commencé. Depuis quelques années, il faut le dire, il en avait d'ailleurs beaucoup perdu. Il y avait longtemps qu'il n'écrivait plus. Ses amis l'avaient devancé dans la tombe. Les salons qu'il fréquentait jadis s'étaient désertés — les midinettes avaient vieilli, les autres avaient fini par ne plus pouvoir

cacher leur âge. Et puis les jeunes loups de la relève l'avaient déclaré imbuvable, et les rééditions de ses ouvrages avaient cessé.

À sa mort, donc, dans l'esprit des lecteurs, il était déjà mort et enterré. La chose fut annoncée dans un entrefilet, et encore, dans quelques journaux seulement, pour la plupart des feuilles de chou sans grand intérêt. Un seul magazine littéraire digne de ce nom mentionna son décès, sans faire de commentaire sur son œuvre pourtant imposante. On n'en reparla pas. Mais, ses livres ayant encore pour le moment leur place sur des étagères de bibliothèque, Gilles de Graffe se retrouva au purgatoire.

Ce lieu, pour douloureux qu'il soit — les flammes qui vous lèchent la plante des pieds, le dos, qui embrasent les chevelures —, offre néanmoins des avantages, dont le principal est bien sûr sa nature temporaire. Et puis, on y croise des gens qu'on reconnaît et qui vous reconnaissent. On se salue. On échange des impressions. On se remémore le bon vieux temps. On se réconforte et on s'encourage mutuellement. Il arrive parfois, comme une grâce, que l'un d'eux monte au ciel, et là, on veut mourir d'envie. On le voit prendre son essor, ouvrir d'abord maladroitement ses larges ailes, puis se joindre au voilier bienheureux qui plane au-dessus du chaudron. C'est à cette ascension que tous aspirent. D'autres fois, mais c'est heureusement quand même rare, un quidam, qui tentait de passer le plus possible inaperçu, rentrant sa tête dans la marmite quand l'ange faisait sa ronde, est débusqué et sans plus de ménagement précipité en enfer. Un grand cri, à glacer le sang dans les veines, un cri dont l'écho sinistre se répercute à l'infini, accompagne sa chute. Tous se taisent, saisis d'horreur, puis hochent la tête, puis murmurent qu'en effet ses romans, ses poèmes étaient bien mauvais. Le plus souvent, c'est la trappe des limbes qui s'ouvre. Dans ces cas-là, la dégringolade se fait sans bruit, l'individu étant simplement happé par le vide sans que personne autour de lui en ait vraiment conscience. Plus tard, on constatera ou non son absence. Un nouveau arrivera, comblant sa place. Il en arrive toujours.

Un autre privilège de l'existence au purgatoire, c'est qu'on peut voir ce qui se passe sur la terre, suivre, en quelque sorte —

bien que la comparaison puisse, dans les circonstances, sembler triviale —, comme à la Bourse le cours de ses actions. C'est ainsi que Gilles de Graffe put constater pendant quelque temps une circulation plus ou moins régulière de ses livres. Évidemment, le flot n'était en rien comparable à celui de ses années de gloire. Il prit malgré tout son mal en patience. Ici et là, un exemplaire écorné traînait encore sur un présentoir de romans de gare. Une main se tendait, quelqu'un parcourait la quatrième de couverture. Avec un peu de chance, il serait acheté. Les douze tomes de la saga faisaient partie du fond de petites librairies de village. C'était quand même de bon augure. Sa prose, il le savait, pouvait encore toucher. Avec un peu de chance, elle tomberait entre des mains propices. Il suffisait qu'un professeur, un commissaire scolaire, un décideur quelconque se laisse émouvoir, et son œuvre serait mise au programme des cours de littérature d'un collège. Tout étant aléatoire, tout devient possible. Armé d'espoir, Gilles de Graffe subissait sans trop se plaindre les morsures des flammes. Parfois, un compagnon d'infortune lui mentionnait un de ses titres, qu'il avait apprécié, et c'était comme un baume sur ses brûlures.

Rien ne se produisant, il se dit qu'il avait peut-être visé trop haut et il se mit à espérer voir ne serait-ce qu'un passage de lui inséré dans un manuel de stylistique destiné aux écoles, au chapitre de la description, peut-être. Il y avait excellé, on l'avait toujours reconnu. Cette faveur également lui fut refusée. Il était au plus bas — tout au fond du chaudron —, lorsqu'une main charitable lui tapa sur l'épaule. « Reprenez courage, mon ami, lui dit-on. Une phrase de vous vient d'être ajoutée au dictionnaire, pour illustrer le mot "prodigue". » Il remonta à la surface, les yeux brûlants de larmes de gratitude. Mais, à une réunion de lexicographes tenue trois ou quatre ans plus tard, on décida de supprimer la phrase.

La déchéance suivit son cours inéluctable. Après les bibliothèques et les librairies de province, il se retrouva dans les librairies d'occasion, puis, refoulé de là aussi, échoua dans de grandes surfaces mornes où l'on vend les livres au poids, sans même se

donner la peine de les classer par ordre alphabétique. Il passa quelque temps sur une table, entouré d'obscurs congénères dont il n'avait jamais entendu parler — odieuse promiscuité. L'humiliation atteignit son comble lorsqu'il fut jeté, en compagnie de misérables Harlequin, au fond d'une grande caisse de bois dans un coin du magasin, surmontée d'un écriteau portant, en grosses lettres rouges, les mots « Bon débarras ! »

L'avènement des bacs de recyclage fit souffler un vent de panique au purgatoire, lieu déjà peu joyeux. Voir leurs œuvres transformées en essuie-tout pour les tâches domestiques ou, pire encore, en papier hygiénique, constitue pour les auteurs, tous déchus qu'ils soient, une perspective consternante. Gilles de Graffe fermait les yeux, refusant de voir ça. Mais de méchantes langues — on les retrouve au purgatoire aussi — se faisaient parfois un plaisir de lui annoncer la nouvelle.

La plupart de ses titres passèrent ainsi dans la broyeuse. Démantelés, lavés de leur encre, déchiquetés, ils se retrouvèrent dans le malaxeur géant d'une usine de papier recyclé, en compagnie d'enveloppes, de sections de journaux, de rapports périmés, de revues pornographiques et de reçus de caisse. À la vue de ce magma, une bouillie beige à la surface de laquelle, avec un bruit mat, éclataient de grosses bulles, Gilles de Graffe souffrait le martyre.

Un infime espoir le maintenait dans la cuve. Quelque part sur la terre, les douze tomes de la saga avaient comme par miracle échappé au massacre. Ils se trouvaient dans la maison d'une très vieille dame. Elle-même ne lisait plus, ayant la vue beaucoup trop faible, mais elle était passionnément attachée à ses livres et refusait de s'en défaire. Cramponné au rebord de la marmite, Gilles de Graffe gardait les yeux rivés sur ce rayon de bibliothèque où s'accumulait la poussière. Tant que les livres demeuraient là, il était sauf.

Pas pour longtemps. Car la vieille dame avait beau avoir la vie dure — elle était plus que centenaire —, il fallut bien qu'un jour elle meure. La bibliothèque fut alors léguée par testament à une de ses nièces, qui lisait. Tremblant de peur, Gilles de Graffe

la regarda faire le tri. C'était un dimanche. La jeune femme vint avec deux valises vides qu'elle ouvrit sur le sol. Quand il la vit prendre le premier tome, il joignit les mains. « Mon Dieu, pria-t-il tous bas, si Vous existez, inspirez-la. » En même temps qu'elle, il eut toutefois la surprise de constater que le livre n'avait jamais été lu — les pages étaient encore collées. Elle esquissa un petit sourire, hésita, puis le reposa sur la tablette. Elle fit de même avec les autres tomes. Le cœur brisé, il la regarda refermer ses valises pleines, puis s'en aller, l'abandonnant là avec des vies de saints et autres ouvrages édifiants qu'elle dédaigna. Au bout d'une semaine d'attente insupportable, des soldeurs apparurent, trois, à tour de rôle, qui firent leur choix.

Ses forces l'abandonnèrent. Sentant s'ouvrir la trappe sous lui, il ne résista même pas.

□

Au début, il chercha à engager la conversation avec les ombres qu'il croisait. Mais nul ne reconnaissait personne. Les mots mêmes semblaient avoir perdu leur sens et l'on répondait par des monosyllabes à ses salutations. Il se mit à explorer seul les couloirs déserts, se posant cette question, « Pourquoi ? », répétant interminablement son propre nom, Gilles de Graffe, récitant les titres de ses romans par ordre chronologique, les noms de ses personnages, puis ceux qu'il s'efforçait de mettre sur les visages qui par intermittences le visitaient, Germaine, Camille, Madeleine au teint de cattleya. Tout cela s'estompe désormais graduellement. Il lui reste une phrase qu'il psalmodie, une phrase de lui venue d'il ne sait plus lequel de ses livres, comme un lambeau de chair adhère à un squelette. « Mais ma valise me paraissait, à mon bras, aussi légère que mon cœur dans ma poitrine et je me souciais peu du vent d'hiver… »

À présent, il tourne avec les autres, ânonnant sa ritournelle. « Mais ma valise me pèse… comme mon cœur dans ma poitrine, et je m'envole au vent d'hiver. » Au fil des jours, la phrase se transforme, les mots s'échappent, le trahissent. Il n'y en a plus

que trois, qu'il scande rageusement en emboîtant le pas aux ombres qui vont dans le sens des aiguilles de l'horloge. « Comme mon cœur… comme mon cœur… comme mon cœur… » Il n'y en a plus que deux, puis un. « Cœur, cœur, cœur, cœur, cœur… » Son nom a peu à peu sombré avec toutes les lettres de l'alphabet. Il reste un son, ce *k* qu'il crache en guise de réponse quand de nouveaux venus, déboulant dans l'oubliette, le saluent craintivement.

Il marche encore, dans un sens puis dans l'autre. Il erre dans les limbes, retardant seulement tant qu'il peut l'échéance, le moment où il ira s'affaler, comme un paquet de linge sale, pour l'éternité.